

# CINÉMA

## « JE T'AIME, JE T'AIME »

d'Alain RESNAIS.

Le dernier film d'Alain Resnais exerce une indéniable fascination, en même temps qu'il procure une sournoise déception. En somme, voilà un film sur la mémoire, donc un film sur les voyages dans le temps. On s'en serait douté, si ce n'est qu'il faut bien considérer que tout récit sur les voyages dans le temps ne doit pas fatalement être un récit sur la mémoire. D'autre part, un récit axé sur le mécanisme de la mémoire (le souvenir), et donc faisant intervenir des retours forcément partiels et anarchiques vers le passé, peut ne pas être fatalement une histoire de science-fiction. On s'en serait douté aussi, mais c'est que justement la rencontre de ces deux évidences provoque quelques petits frottements.

On connaît l'attrait qu'éprouve Resnais pour le va-et-vient entre passé et présent, mémoire et oubli. Si on ampute « Je t'aime, je t'aime » de son premier quart d'heure et de ses derniers instants, c'est cela justement qu'on obtient : un film sur le vacillement du souvenir, donc sur le (forcément imparfait) fonctionnement de la mémoire. Autrement dit, il n'est plus question de science-fiction, le film devient l'histoire d'un sombre amour (ou une sombre histoire d'amour ?) découpée de manière à nous en présenter des fragments projetés dans un ordre arbitraire, a-chronologique : c'est une affaire d'esthétique.

Mais on connaît aussi l'attrait qu'éprouve Resnais pour le fantastique et la science-fiction : d'où ce prologue et cet épilogue (que nous amputons un peu légèrement voici quelques lignes), qui justifient, expliquent, impliquent les errements de la mémoire (ou, si on veut, du montage). Ce n'est alors plus, là, affaire d'esthétique, mais bien de thématique. L'itinéraire mémoriel n'est plus objet, il est sujet — deux films coexistent en un. Ou plutôt non : esthétique et thématique, objet et sujet, sont indissolublement liés, il n'y a bien qu'un seul film. Contradiction ? Oui. Non. Le style étant, ici, affaire de sujet (ou le sujet, affaire de style), la boucle se boucle, le film se présente comme un cercle parfait, qu'il serait vain d'attaquer de l'extérieur. Mais je parle d'attaquer. Lapsus significatif ! Car cette belle chose présente des failles, qu'il n'est d'ailleurs pas plus difficile de découvrir qu'il n'a été malaisé de retrouver les lois géométriques qui ont procédé à sa composition...

Un familier des voyages temporels (un amateur de science-fiction, s'entend) pourra pourtant trouver — là où la logique devrait être parti-pris (« la jetée ») — deux ou trois mystères peu acceptables. Claude Ridder n'est pas projeté physiquement dans le temps, car alors il se rencontrerait lui-même. Il faut donc entendre que c'est son esprit qui, seul, fait le voyage. Alors pourquoi disparaît-il de la machine ? Détail... Claude Ridder, projeté à nouveau vers le présent au point de rencontre avec son suicide, émerge hors de la machine. Pourquoi ? Détail... Détail aussi, que l'engin, dont le

champ temporel ne peut dépasser un an renvoie Ridder plus de sept années en arrière. Et si on considère que ces sept années de réflexion sont résolues en une succession d'instantanés dont les durées additionnées ne doivent pas totaliser plus d'une soixantaine de minutes (le temps de la « vie » coïncidant avec le temps du film), on ne peut s'empêcher de penser (... Eh non, dirait Jeanne selon Truffaut) qu'on en apprend trop, ou pas assez. Mais plutôt trop : on aurait alors à faire à une machine temporelle dont le dérèglement est bien sélectif, ou mieux : didactique.

Il subsiste bien quelques points obscurs (qui secoue la porte ? Pourquoi ce masque vert ?), mais c'est, là, pure coquetterie. Le reste est limpide, et dix heures supplémentaires de film ne nous en apprendraient pas plus sur Claude et Catrine, personnages à l'opacité assez antonionienne (l'humour de Sternberg en plus). Cette clarté trop bien dirigée porterait alors à dire à la suite de

Sartre que Dieu n'est pas un artisan et Resnais-Sternberg non plus. Mais ce qui peut sembler ici un reproche ne pourrait-il pas tout aussi bien être mis au crédit de l'auteur ? Et les effeuillages de mouche de tout à l'heure au sujet d'on ne sait quelle vraisemblance ne pourraient-ils pas disparaître au profit d'une autre logique qui serait celle de la poésie. L'ennuyeux avec ce film, c'est que finalement tout élément positif, tout élément négatif, peut immédiatement être retourné comme un gant et exprimer son contraire : là encore, boucle bouclée.

En tout cas, rien n'est résolu de cette fascination et de cette déception que j'avouais au début de cette note, puisque, si fascination il y a, elle viendrait plutôt de toutes ces magnifiques incohérences, et si déception il y a, elle viendrait plutôt de cette vilaine compacité. Le mystère reste complet.

J.-P. ANDREYON.

